

Nora Roberts

L'honneur du Highlander



À PROPOS DE L'AUTEUR

Nora Roberts est l'un des auteurs les plus lus dans le monde, avec plus de 400 millions de livres vendus dans 34 pays. Elle a su comme nulle autre apporter au roman féminin une dimension nouvelle ; elle fascine par ses multiples facettes et s'appuie sur une extraordinaire vivacité d'écriture pour captiver ses lecteurs.

Nora Roberts

L'honneur du Highlander

Traduction française de
SAINT-FOLQUIN
MARIE-CLAUDE CORTIAL

 HARLEQUIN

Titres originaux :

PARTIE 1 : REBELLION

PARTIE 2 : IN FROM THE COLD

Ces romans ont déjà été publiés en 2017.

© 1988, 1990, Nora Roberts.

© 2017, 2019, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Épée : © DAVID LICHTNEKER/ARCANGEL IMAGES

Réalisation graphique : C. ESCARBELT (HarperCollins France)

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-3158-3

SERENA LA REBELLE

1

Londres, 1745.

Dans l'élégante salle à manger de sa résidence londonienne, Brigham Langston, quatrième comte d'Ashburn, lisait avec attention la lettre qu'il attendait depuis si longtemps. Ses sourcils se fronçaient sur ses yeux gris, ses lèvres pleines restaient closes. Il analysait avec soin chacun des termes de cette missive qui allait sans doute infléchir le cours de son existence, et celui de l'histoire.

— Bon sang, Brig, j'en ai assez d'attendre ! Que dit-elle, cette lettre ?

Coll MacGregor, l'Écossais qui depuis quatre ans accompagnait Brigham dans ses voyages en France et en Italie, manifestait son impatience habituelle. Sous ses cheveux roux, ses yeux lançaient des éclairs, pendant qu'il arpentait la pièce d'un pas nerveux.

Pour toute réponse, Brigham se contenta de lever une main fine et racée, dont une manchette de dentelle serrait le poignet. Les écarts et les excès de son compagnon lui étaient familiers, il les accueillait même souvent avec plaisir ; pour cette fois, cependant, l'enjeu était trop important. Il fallait qu'il relise encore cette lettre, pour bien se pénétrer de son contenu.

— Va-t'en au diable, Brigham, je suis au courant !

C'est lui qui t'écrit, c'est le prince ! J'ai le droit de savoir, moi aussi !

Contenant sa propre émotion, Brigham leva sur son ami un regard impassible. Coll s'agitait comme un lion en cage, et ses allées et venues faisaient vibrer le service de porcelaine.

— Tu as le droit de savoir, bien sûr. Il n'empêche que c'est à moi que cette lettre est adressée.

— Parce que les courriers secrets des princes connaissent mieux le haut et puissant seigneur d'Ashburn, un Anglais, que les MacGregor, des Écossais de pure souche !

Coll se laissa tomber sur un siège en grommelant. Ses yeux verts brillaient de rage et d'impatience. Brigham, lui, continua paisiblement sa lecture.

— Ne me pousse pas à bout ! gronda Coll. Tu me rendras fou !

— C'est déjà fait, observa le comte en se versant du café.

Sa main ne tremblait pas, alors que la lettre qu'il venait de déposer près de sa soucoupe constituait une arme de guerre bien plus dangereuse que l'épée ou le pistolet.

— C'est bien le prince Charles qui nous envoie un message, confirma-t-il.

— Et alors, que dit-il ?

Sur un signe de Brigham, Coll bondit sur le document et entreprit d'en découvrir le contenu. Comme il ne lisait pas le français aussi couramment que son ami, l'opération se révéla laborieuse.

Pendant que son compagnon, les sourcils contractés et le visage rouge d'excitation, déchiffrait la lettre, Brigham parcourut le petit salon d'un regard plein de nostalgie. La tapisserie avait été choisie par sa grand-mère, dont il se rappelait l'accent écossais et le légendaire entêtement. Elle aimait beaucoup cette nuance de bleu qui lui rappelait, disait-elle, les *lochs*, les grands lacs de son pays natal. Le mobilier, d'un extrême raffinement, tout en dorures et

en courbes délicates, avait été choisi par elle. Depuis sa mort, personne ne s'était avisé de toucher aux figurines de porcelaine de Meissen, qu'elle collectionnait avec prédilection.

Quand il n'était encore qu'un petit garçon, Brigham pouvait admirer ces porcelaines, sans avoir le droit d'y toucher. Il eut un sourire en se souvenant du désir puéril qui le brûlait jadis de caresser le galbe de la gardeuse de moutons, avec ses longs cheveux roux et son visage délicat, qui faisait la gloire de la collection.

Au-dessus de la cheminée, un portrait en pied représentait cette grand-mère vénérée, Mary MacDonald, qui était devenue lady Ashburn. Elle devait avoir vingt-cinq ans, l'âge actuel de Brigham, au moment où le peintre avait fixé ses traits. Grande et svelte, elle avait un visage mince, dont les traits fins s'entouraient d'une abondante chevelure d'un noir d'ébène. A la façon dont elle relevait avec fierté le menton, on comprenait qu'elle n'était faite ni pour la contrainte ni pour la compromission.

Son petit-fils lui ressemblait d'étonnante façon : il avait les cheveux de la même nuance, les mêmes yeux gris, le visage aussi délicatement modelé. Au masculin, ses traits étaient ceux de la jeune femme du tableau. Le front élevé, les pommettes hautes, les lèvres charnues et fermes, son élégance forçait l'admiration.

Mais Brigham n'avait pas seulement hérité de sa grand-mère ses qualités physiques. Comme elle, il était un adversaire passionné de toute injustice.

Alors, il pensa à la lettre, aux décisions qu'il devait prendre. Du regard, il consulta l'image de son aïeule.

« Tu me dirais de partir, pensa-t-il. Pendant toute mon enfance, tu m'as appris combien la cause des Stuarts est juste. J'ai foi en elle. Si tu étais encore de ce monde, tu partirais sans doute toi-même. Comment ne pas être fidèle à ton idéal ? »

— Notre heure est venue ! s'écria Coll en reposant la lettre.

Sa voix, son regard exprimaient l'enthousiasme et la détermination. De quelques mois le cadet de Brigham, il attendait depuis sa tendre enfance l'annonce de cette reconquête du pouvoir par le prince Charles-Edouard Stuart.

— Tu devrais apprendre à lire entre les lignes, mon cher, dit Brigham en se levant. Le prince attend l'appui des Français, mais il commence à comprendre que leur roi est plus prodigue de bonnes paroles que d'aide efficace.

Le front barré d'un pli soucieux, il écarta les rideaux pour observer les parterres et les massifs de son parc. Au printemps, quand les fleurs le rempliraient de parfums et de couleurs vives, il ne serait sans doute pas là pour en admirer la splendeur.

— Quand nous l'avons rencontré à Versailles, le roi Louis XV a pourtant manifesté beaucoup d'intérêt pour notre cause, objecta Coll. Il déteste l'usurpateur, ce gros George, presque autant que nous-mêmes !

— Il va sans doute le combattre de son côté — ce qui ne signifie pas qu'il soit prêt à mettre son argent et ses soldats au service de notre cause. Notre gentil prince compte affréter une frégate et un quatre-mâts pour débarquer en Ecosse. Il passe enfin à l'action, sans attendre l'aide des Français, et je crois qu'il a raison. Mais la partie n'est pas gagnée.

— C'est là que nous intervenons !

Brigham laissa retomber la tenture et demanda :

— Trouvera-t-il en Ecosse tout le soutien nécessaire ?

— J'ai confiance, répondit Coll avec une juvénile impétuosité. Tous les clans se soulèveront pour soutenir leur prince légitime et se battront comme un seul homme, à son service !

Comme il quittait son siège, son sourire s'estompa. Il comprenait l'inquiétude de son ami. En combattant avec

les Ecossais, le comte d'Ashburn ne risquait pas seulement sa vie. Il pouvait perdre son titre, ses biens, ses terres.

— Ecoute, Brig, je vais te faire une proposition. Tu me confies ta lettre, je rentre au pays et j'annonce la nouvelle à tous les clans. Toi, tu restes à Londres.

— Je suis donc si inutile que cela ? demanda Brigham en soulevant un sourcil ironique.

— Ne dis pas de sottises ! Je suis le premier à savoir de quoi tu es capable au combat. Je n'oublie pas que tu m'as sauvé plus d'une fois la vie en Italie, et en France aussi !

Coll parlait fort, en faisant de grands gestes, et l'émotion augmentait cet accent écossais dont il était si fier.

— Tu radotes, Coll, c'est mauvais signe, lui fit remarquer son ami.

— Et après chaque combat, tu te glisses dans la peau du comte d'Ashburn en un clin d'œil !

— Mon cher, je *suis* le comte d'Ashburn.

Coll MacGregor sourit à cette réflexion.

Côte à côte, les deux amis offraient un vif contraste.

Autant la stature de Brigham Langston était fine et élancée, autant celle de Coll était musculeuse et puissante. A l'élégance raffinée, aux manières aristocratiques du premier s'opposait la rusticité presque brutale de Coll. L'expérience avait enseigné à celui-ci que, sous le satin et les dentelles dont se parait son ami, battait le cœur d'un rude lutteur et d'un joyeux compagnon.

— Quand nous avons été attaqués par des bandits aux portes de Calais, rappela-t-il, ce n'est pas le comte d'Ashburn qui les a mis en fuite à coups d'épée et de pied. Le mauvais drôle qui a réussi à me faire rouler sous la table dans une taverne de Rome à force de chianti — moi, un Ecossais ! — n'avait rien d'un comte. C'était un démon !

— Mais si, je m'en souviens très bien.

Coll dut reconnaître sa défaite. A ce jeu, il était perdant d'avance.

— Parlons sérieusement, Brigham. Ta place est à Londres. La bonne société s'attend à te rencontrer dans les réunions mondaines, dans les clubs. On ne comprendrait pas que tu t'exiles chez les sauvages du Nord ! Et puis, à Londres, tu garderais plus facilement tes contacts secrets avec la France. Mais...

— Mais ?

— Si je dois me battre, j'aime autant t'avoir avec moi. Alors, tu viens ?

Brigham sourit au portrait de sa grand-mère, puis à Coll, à qui il tendit la main.

— Bien sûr.

Trois jours plus tard, par un matin de janvier triste et brumeux, les deux amis quittaient Londres. La voiture de Brigham les conduirait jusqu'aux limites de l'Ecosse, et ils finiraient le trajet à cheval.

Pour éviter à ses relations mondaines de se poser trop de questions, Brigham avait officiellement annoncé qu'il se rendait en Ecosse pour inspecter un domaine hérité de ses grands-parents. Seuls quelques amis intimes, qui déniaient comme lui au roi George le droit de régner, avaient été mis dans le secret. Il leur laissait en garde son hôtel londonien et Ashburn Manor, son château du Kent. L'intendant s'occuperait de la gestion des domestiques.

Tous savaient que l'absence de Brigham pouvait durer plusieurs mois. Pour ne pas donner l'éveil, il n'emportait avec lui que ses biens les plus précieux et les plus faciles à transporter, de l'or et des bijoux. Avec un serrement de cœur, il dut laisser sur place le portrait de son aïeule ; néanmoins, il avait joint à sa fortune, dans le coffre dissimulé sous un siège de son carrosse de voyage, la petite bergère de porcelaine, sortie de sa vitrine. Il rougissait lui-même de ce sentimentalisme.

Le carrosse avançait avec une lenteur désespérante. Les routes mal entretenues et les bourrasques de neige obligeaient souvent le cocher à descendre de son siège pour mener l'attelage à la bride.

Accoutumé à traiter en philosophe les difficultés de l'existence, Brigham, qui ne pouvait galoper à son aise, se réfugia dans l'évocation du passé, les bottes posées sur le siège où Coll sommeillait. Quelques mois plus tôt, ils fréquentaient ensemble à Versailles la cour brillante et superficielle de Louis XV. Le jeune homme se souvenait avec émotion des fêtes au luxe inouï, des femmes ravissantes prêtes à tous les abandons, de la fréquentation des beaux esprits. Il avait même rencontré Voltaire, le nouvel historiographe du roi, dans le salon de Mme de Pompadour. Comme l'Angleterre était à la mode, cette cour avait accueilli avec faveur un jeune aristocrate anglais, qui ne manquait ni d'argent, ni de charme, ni d'ironie, qualité essentielle des gens à la mode.

Mais Brigham s'était vite lassé de cette atmosphère de fastes et de facilité. Comme à tous les Langston, avides d'action guerrière et politique, l'oisiveté lui pesait. Depuis trois générations, ceux de sa famille militaient pour le retour au trône des Stuarts, seuls rois légitimes. Brigham brûlait de les imiter, d'autant que sa grand-mère lui avait souvent raconté l'échec de la rébellion de 1715, ainsi que les proscriptions et les exécutions qui l'avaient précédée et suivie.

Quelle n'avait pas été sa joie quand le fils du prétendant, le prince Charles-Edouard, était arrivé à Versailles. Brigham lui avait juré fidélité, et proposé son aide. Il le faisait avec d'autant plus d'enthousiasme que le prince, si séduisant et si plein de noblesse que ses partisans le nommaient le « Gentil Prince », possédait toutes les qualités dont son père était si fâcheusement dépourvu : le courage physique, l'esprit d'entreprise et une forte personnalité.

Cette entrevue était restée secrète. Si la cour du roi George, l'usurpateur obèse qui déshonorait le trône d'Angleterre, en avait été informée, Brigham, tout lord Ashburn qu'il fût, aurait risqué la condamnation à mort. Bientôt, c'est à visage découvert qu'il allait combattre pour la juste cause.

Ce n'est pas tant le charme et la prestance du prince qui poussaient le jeune aristocrate anglais à courir un aussi grand risque. C'étaient son dynamisme, son ambition juvénile, sa volonté de reconquérir un trône qui lui appartenait. Brigham approuvait cette ambition et partageait cet amour de la justice.

Enfin, le carrosse parvint à la frontière de l'Ecosse. Le chemin était néanmoins encore long jusqu'aux Highlands, les hautes terres, lieu de leur destination. Le soir, les deux amis et leur escorte trouvèrent refuge dans une auberge de village où quelques pièces d'or leur valurent un accueil chaleureux. Repus et bien au chaud, Coll et Brigham s'offrirent une récréation en jouant aux dés et en buvant de la bière tandis que le vent faisait rage au-dehors. Pendant quelques heures, ils allaient jouir en paix des charmes d'une amitié partagée.

— Que le diable te patafole, Brig! s'exclama Coll. Ce soir, tu as une chance de...

— En effet, ça m'en a tout l'air, répondit paisiblement son adversaire en contemplant avec satisfaction un brelan de six. Tu préfères les cartes?

— Tais-toi et joue, la chance doit tourner!

Coll jeta quelques pièces sur la table et sourit avec confiance. Les dés roulèrent et, au vu du résultat, il sembla en effet que la chance tournait. Mais quand l'Ecossois lança les dés à son tour, il n'obtint qu'un résultat dérisoire.

— Décidément, tu ne perdras jamais! gémit-il. Cela

me rappelle ta partie contre le duc de Choiseul, à Paris, quand l'enjeu n'était autre que les faveurs de cette petite danseuse !

— Avec ou sans dés, observa Brigham en se versant de la bière, j'avais partie gagnée. Cette fille, elle ne voulait... danser qu'avec moi.

Coll éclata d'un rire tonitruant et frappa du poing sur la table.

— La chance t'abandonnera bien un jour.

Et puis, il se tut, soudain sérieux.

— J'ai tort, excuse-moi. Dans les mois qui viennent, tu en auras fichtrement besoin.

Brigham leva les yeux pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls, toutes portes closes.

— C'est Charles qui prend le plus de risques. Il joue son va-tout.

— Il n'a que des qualités ! s'écria Coll avec impétuosité. Voilà bien l'homme de la situation. Son père ne possède aucune ambition, il se voit toujours battu d'avance. Je bois à Charles-Edouard, le gentil prince ! ajouta-t-il en levant bien haut sa chope.

— Ses beaux yeux et ses belles paroles ne suffiront pas à lui donner la victoire..., remarqua Brigham.

Les sourcils roux de son ami écossais se froncèrent d'indignation.

— Tu comptes sans les MacGregor !

— Des hommes de ton clan, je ne connais que toi, mon cher. Tu es peut-être le seul civilisé, après tout ! Je me demande sur quels spécimens je vais tomber. Avec les Écossais, on ne sait jamais...

Coll rit complaisamment et reprit une rasade de bière.

— En tout cas, je ne suis pas mécontent de retrouver ma famille. Rome et Paris ne manquent pas de charme, mais rien ne vaut l'Écosse. J'ai hâte de rentrer à la maison. Mon père et ma mère ne m'ont pas vu depuis plus d'un

an. Il paraît que Malcolm, mon cadet, a beaucoup gagné en taille — sinon en sagesse. Tout mon portrait quand j'avais dix ans. Il ira loin ! Un vrai diable !

Coll but derechef en s'esclaffant.

— Par contre, lui glissa Brigham, ta sœur aurait la figure d'un ange, paraît-il.

— Qui te l'a dit ?

— Toi-même, après le chianti de Rome !

— C'est vrai, Gwen est un ange de douceur, d'humeur toujours égale, et savante ! Elle se passionne pour la médecine — à 16 ans ! C'est la plus douce et la plus jolie des filles du clan.

— J'ai hâte de lui présenter mes respects.

— C'est une gamine, ne l'oublie pas ! N'oublie pas non plus que je suis le plus terrible des chaperons !

Coll roula des yeux féroces, mais rieurs. La tendresse avec laquelle il parlait de sa petite sœur avait quelque chose d'émouvant. La détente dont ils jouissaient, leur état de semi-ébrüité permettaient toutes les indiscretions, et toutes les confidences.

— Tu ne parles jamais de ton autre sœur, dit Brigham en se laissant aller contre le dossier de son siège. Ne me dis pas qu'elle est affreuse.

— Non, bien sûr, puisqu'elle a les mêmes cheveux que moi, répondit Coll en ébouriffant sa chevelure d'un roux flamboyant. C'est la plus vieille des deux. Serena. Quel prénom ridicule pour une tigresse qui ne rentre jamais ses griffes ! Elle m'en a fait voir ! Les cicatrices que j'ai sur le cou et dans le dos, c'est la marque de ses ongles. Ses coups de poing n'ont pas laissé de traces, heureusement — et pourtant, j'en ai pris ! Elle a une gauche redoutable. Ma mère m'a écrit que les galants commencent à tourner autour d'elle.

— Elle ne manque donc pas de séduction ?

— Serena MacGregor est un beau parti, fit observer Coll

avec cynisme. Mais elle n'est pas faite pour le mariage : quelques prétendants se sont sauvés en courant, le nez écrasé et les oreilles en compote.

— Elle doit pourtant avoir... comment dire ? un point faible.

De nouveau, Coll s'esclaffa et s'abreuva généreusement.

— Un point faible ? Figure-toi que le jour où j'ai osé lui tirer les cheveux, elle a décroché la vieille claymore de mon grand-père...

— La claymore ?

— C'est une ancienne épée à deux tranchants, qu'on tient à deux mains et qui fait presque deux mètres. Elle m'a poursuivi jusque dans les bois en faisant tournoyer au-dessus de sa tête cet engin du Moyen Age.

Les yeux pleins d'admiration rétrospective, Coll se tut un moment.

— Mon père finira bien par la marier à quelqu'un du clan, reprit-il. La vie de ce malheureux sera un enfer.

Brigham se représentait la pauvre fille : des cheveux rouges, un corps de lutteur, de gros bras et un regard méchant.

— C'est une amazone, alors ?

— Oui, mais on peut compter sur elle.

Sous l'effet conjugué de l'alcool et de l'émotion, le regard de Coll s'embua.

— Je t'ai raconté ce qui est arrivé à ma mère, il y a dix ans ?

— Oui, n'en parlons plus.

— Quand ces ordures de dragons ont fini par quitter la maison, après l'avoir déshonorée, Serena s'est occupée d'elle. Ce n'était alors qu'une petite fille. Pourtant, elle l'a soignée et l'a mise au lit. Elle a veillé sur elle et sur les enfants toute la nuit, jusqu'à notre retour. Et puis, elle nous a tout raconté, sans pleurer.

Brigham posa la main sur celle de son ami.

— Le temps de la vengeance est passé, Coll. Pour ce qui est de la justice...

— Le temps de la justice viendra, répondit l'Écossais d'un ton sombre. Néanmoins, j'ai soif aussi de vengeance. Avec entêtement, il relança les dés.

Le lendemain matin, ils partirent à cheval. La voiture et son escorte allaient les suivre, et n'arriveraient que le lendemain soir au manoir de Glenroe, berceau des MacGregor.

Brigham était enchanté de découvrir enfin le pays dont sa grand-mère lui avait tant parlé jadis. Pays sauvage et rude, au relief tourmenté, où des rochers escarpés jaillissaient de landes désolées. On traversait des rivières, des cascades se terminaient en torrents écumeux. Ailleurs, d'énormes rocs comme jetés au hasard parsemaient les collines. C'était un paysage irréel, une contrée de légendes et de contes de fées. En guise de cheminée, un trou perceait le toit des rares chaumières.

Le vent qui faisait rage soulevait des nuages de neige et les aveuglait tandis que le froid humide transperçait les lourds manteaux de voyage. Dans ces conditions, Brigham se contentait de suivre Coll, qui connaissait les lieux. Des cavernes s'ouvraient dans le flanc des promontoires. En été, elles servaient de refuge aux bergers. Des lacs à demi gelés leur offraient leurs eaux d'un bleu noir et opaque, inquiétant.

Les deux amis menaient leurs montures au galop à chaque occasion favorable. Néanmoins, il leur fallait souvent traverser des amas de neige qui les ralentissaient. Coll évitait avec soin les fortins construits par les Anglais, ainsi que les rares habitations. Comme il l'avait expliqué à Brigham, la légendaire hospitalité écossaise avait son revers : il fallait la payer de confidences sur le but du voyage,

l'histoire de la famille, et par des nouvelles détaillées du vaste monde. Les visiteurs étant rares dans les Highlands, on appréciait avec gourmandise les nouvelles qu'eux seuls pouvaient apporter.

Coll choisissait donc de passer par les routes les plus isolées et les collines les plus escarpées, pour ne pas ébruiter la nouvelle de leur arrivée à Glenroe. Pourtant, il fallut bien s'arrêter pour déjeuner et laisser reposer les chevaux. Ils trouvèrent ainsi une taverne perdue en rase campagne. Des poules caquetaient sur le sol poussiéreux, l'odeur de la fumée se mêlait aux remugles des repas précédents, à dominance de poisson. La présence du quatrième comte d'Ashburn dans cette mesure avait quelque chose d'incongru, mais nécessité fait loi : transis, les deux jeunes gens mouraient de faim.

Quand Brigham, une fois à l'intérieur, enleva son lourd manteau pour le mettre à sécher, toutes les conversations s'arrêtèrent, et tous les regards se braquèrent sur lui. Loin des fastes de Londres, il ne portait qu'un costume très simple — culotte de cheval brune et chemise de batiste blanche sous une jaquette unie. Mais le tout était à l'évidence fait sur mesure. Des boutons d'argent décoraient sa jaquette, ses bottes poussiéreuses avaient été taillées dans le cuir le plus fin et un catogan retenait son abondante chevelure noire. Et puis, surtout, il portait aux doigts des bijoux inconnus dans cette contrée misérable : une chevalière avec son sceau héraldique et une grosse émeraude montée en solitaire.

Avec son bonnet et son kilt aux couleurs du clan MacGregor, Coll, par contre, ne se faisait pas remarquer. De plus, il avait tout naturellement commandé le repas en gaélique.

— On peut dire que tu ne passes pas inaperçu, murmura-t-il avec un sourire railleur.

— En effet, répondit Brigham. Je féliciterai mon tailleur et mon bottier.

— Ils ne sont pas seuls en cause. Même en haillons, tu aurais toujours l'air d'un aristocrate distingué ! Buvons. Ah ! cette bière est infecte ! Ce soir, tu goûteras au whisky des MacGregor, c'est autre chose !

Pressé de partir, il jeta quelques pièces sur la table.

— Dépêchons-nous, Brig, les chevaux finiront de se reposer à Glenroe. Nous devons éviter les territoires des Campbell. La route n'en sera que plus longue.

Comme les deux amis remettaient leurs manteaux de voyage, trois hommes sortirent en silence de la pièce. Par la porte ouverte, un grand souffle d'air pur pénétra dans la taverne enfumée.

Coll ne parvenait pas à dissimuler son excitation. Si près du but, il bouillait d'impatience et forçait le train des chevaux. Comme eux, il sentait l'écurie — ou plutôt le manoir de son enfance, avec sa forêt profonde pleine d'animaux sauvages. Ce soir, Glenroe serait en fête, on chanterait les vieilles chansons, et le whisky coulerait à flots ! Londres et ses conventions mondaines étaient bien loin.

Dans cette contrée au dur climat, le vent avait tordu les arbres. Seuls les genévriers tenaient bon, accrochés aux rocailles. De temps en temps, le chemin longeait un torrent tumultueux et, quand on en quittait la berge, le silence absolu semblait irréel, oppressant. Le ciel s'était dégagé. Dans l'azur éclatant, très haut, un aigle royal planait, presque immobile.

— Brig, garde-toi à droite ! hurla soudain Coll en tirant son épée.

Brigham l'imita. Deux cavaliers surgis de derrière les rochers les attaquaient. Ils montaient des chevaux petits et trapus, à la robe laineuse, typiquement écossais. L'éclat de

leurs épées faisait un vif contraste avec leurs tartans ternis par l'usure et la crasse. En un éclair, Brigham reconnut deux des clients de la taverne.

Coll n'eut pas le temps de venir à la rescousse, car deux autres bandits l'attaquaient à son tour. La lande déserte retentit bientôt du fracas des fers entrechoqués, du martèlement sourd des sabots sur le sol glacé, des halètements, des invectives et des jurons de Coll et de leurs adversaires.

Seul Brigham restait silencieux. En cavalier consommé, il commandait de ses genoux et de ses éperons seuls les voltes, les avancées et les dérobadés de son grand étalon. Une dague dans la main gauche, son épée dans la droite, il esquivait les assauts de ses assaillants. Ceux-ci l'avaient sans doute bien mal jugé. Ses mains fines et ses poignets minces étaient durs et souples comme l'acier. Svelte et élancé, son corps de danseur recélait une force insoupçonnée. Quant à ses yeux, au regard si nonchalant d'ordinaire, ils brillaient comme ceux d'un loup assoiffé de carnage.

Par un mouvement tournant, il contraignait les deux bandits à se gêner mutuellement. Quand, à dessein, il découvrit un peu sa garde, son adversaire le plus proche tenta une estocade. L'épée du misérable, détournée par la dague, vola en l'air tandis que celle de Brigham lui transperçait le cœur. Le sang jaillit avec violence.

Ivre de rage, son complice précipita aveuglément son petit cheval contre celui de Brigham. Un instant déséquilibré, celui-ci sentit une lame lui brûler l'épaule, puis un flot de sang tiède ruisseler le long de son bras. Sans se déconcerter, il éperonna vivement son étalon pour lui faire exécuter une ruade avant. Le gros poney fit alors un écart, acculant son maître au rocher. Par une demi-volte, Brigham prit l'homme en défaut et lui transperça la gorge. Sans s'attarder à le regarder tomber, il courut au secours de Coll.

Constatant que ce dernier n'avait plus qu'un seul adver-

saire, Brigham reprit son souffle. Soudain, les sabots du cheval de Coll glissèrent sur une dalle de pierre. Tout près de démonter, Coll releva sa garde pour se rétablir, et l'épée du dernier assaillant lui transperça le flanc gauche. Mais quand il vit Brigham fondre sur lui, le bandit ne songea pas à poursuivre son avantage. Piquant des deux, il s'enfuit au galop dans les dédales de la montagne.

— Coll ! Tu es blessé ! C'est grave ?

Avant de répondre, Coll débita un chapelet de jurons. Il ressentait au côté une brûlure intense, le vertige le prenait.

— Ces ordures de Campbell ! Il faudrait tous les pendre !

— Je vais te soigner.

— Pas le temps. Ce chacal peut aller chercher du renfort.

Coll glissa un mouchoir sous sa chemise pour colmater sa plaie. Quand il sortit sa main de sous ses vêtements, elle ne tremblait pas. En revanche, son gant était poisseux de sang.

— Je survivrai, assura-t-il. On sera à Glenroe pour le dîner. Les yeux encore brillants de l'ardeur du combat, il reprit les rênes et lança son cheval au galop.

Ils chevauchèrent longtemps, sans désespérer. Brigham, qui craignait une nouvelle embuscade, surveillait les alentours, et gardait un œil sur Coll. Le puissant Ecossais était blême, mais il ne ralentissait pas pour autant l'allure. Brigham dut insister pour faire une pause — les chevaux devaient souffler un peu —, dont il profita pour panser sommairement la plaie de Coll, qui saignait encore.

Cette blessure semblait profonde. L'hémorragie affaiblissait lentement le jeune MacGregor. Pourtant, il fallait se rendre à l'évidence : Coll avait hâte de rejoindre sa famille, et Brigham ne pouvait demander assistance à personne dans cette contrée désolée et inconnue. Il sortit de sa poche un flacon et l'offrit à son ami blessé. La chaleur de l'alcool redonna quelques couleurs à Coll, que Brigham dut aider à se remettre en selle.

Bientôt, les collines désertes firent place à une forêt de haute futaie, où les ombres s'allongeaient. Il ferait bientôt nuit. A l'odeur balsamique des pins se mêlait celle de la fumée du bois brûlé, signe que les deux cavaliers approchaient d'un village. De temps en temps, un lièvre détalait sur leur passage. Seuls les épineux portaient encore quelques baies.

Brigham sentait que ses forces abandonnaient Coll. Il le contraignit à faire une nouvelle pause, pour boire encore. La fièvre commençait à se déclarer, sa respiration devenait courte, et son éloction s'en ressentait.

— Cette forêt, je la connais comme ma poche, affirma-t-il d'une voix râpeuse. J'y ai chassé, j'y ai promené ma première bonne amie. Donne-m'en encore un coup.

Il but et soupira.

— Il faut que je sois en forme pour les batailles... euh... Jamais je n'aurais dû quitter la maison. Pourquoi suis-je parti si loin? Tu peux me le dire?

— Pour revenir ici en héros! répondit Brigham en refermant la bouteille.

Son compagnon éclata d'un rire qui finit en quinte de toux bruyante.

— Tu parles! Les MacGregor sont des héros depuis des siècles, depuis que Dieu a donné cette terre à notre clan! Tu n'es qu'un comte, après tout, ajouta-t-il avec suffisance, alors que le sang qui coule dans mes veines est un sang royal!

— Pour l'instant, ton sang royal se répand sur l'herbe, remarqua Brigham sans se formaliser. Dépêchons-nous d'arriver pendant qu'il t'en reste un peu!

Ils terminèrent le trajet au petit galop, l'allure la plus reposante pour un cavalier.

Dès qu'ils atteignirent l'entrée du village, Brigham mit les chevaux au pas. Le premier gamin qu'ils aperçurent remonta la rue en hurlant pour annoncer la grande

nouvelle. Des modestes maisons, certaines en pierre et de bois, mais la plupart en torchis, tous les habitants sortirent bientôt en poussant des vivats. Maîtrisant sa douleur, Coll parvint à faire bonne figure, et à saluer la foule. En haut de la montée, il arrêta son cheval, les yeux mouillés de larmes.

Sur le ciel rougeoyant se découpait la silhouette de son manoir natal.

Des lampes éclairaient de l'intérieur les fenêtres. Plusieurs cheminées laissaient échapper des volutes de fumée. Aux derniers rayons du soleil couchant, les toits d'ardoise prenaient des reflets de pourpre et d'argent.

Brigham fut frappé d'admiration. Avec ses lourdes tours rondes et les tourelles qui dominaient les quatre étages, l'ancien château fort avait fière allure. Bien sûr, cette demeure d'un autre âge ignorait la symétrie des constructions classiques ou la légèreté des constructions modernes; néanmoins, elle témoignait de la pérennité d'une tradition ancestrale.

La foule s'était massée derrière les cavaliers, toute bruissante de rumeurs joyeuses. Dans un chenil proche du château, une meute hurlait. Une jeune fille surgit soudain d'une dépendance et se mit à courir, un panier vide à la main.

Brigham la trouva fascinante.

Enveloppée dans un plaid, elle courait en riant. De sa main libre, elle soulevait le devant de sa robe, découvrant sans vergogne ses jupons et de jolies jambes, longues et minces. Dans la course, son châle tomba sur ses épaules, libérant une abondante chevelure rousse, d'un roux intense et doré, de la nuance même du coucher de soleil.

Sa peau d'albâtre rosissait d'émotion. Dans son visage aux traits fins, sa bouche pourpre aux lèvres pleines s'ouvrait sur des dents éclatantes. Brigham eut un choc en s'avisant alors que cette jeune fille était le sosie de la

bergère de porcelaine du petit salon, l'idole de ses rêves d'enfant.

— Coll!

Sans se soucier de l'excitation des chevaux, qui s'ébrouaient d'impatience, la jeune fille saisit la bride que Coll retenait à grand-peine et leva vers lui son visage radieux. Brigham sentit sa bouche se dessécher.

— De toute la journée je n'ai pu tenir en place! s'écria-t-elle. C'était comme un pressentiment! Tu aurais dû nous envoyer une lettre pour t'annoncer, voyons... Tu ne sais plus écrire, ou tu dormais tout le temps?

Sa voix était musicale, un peu rauque, et dans sa bouche l'accent écossais avait quelque chose d'adorable.

— Toujours aussi aimable, sœurlette, déclara Coll.

Il aurait voulu se pencher pour l'embrasser, mais il s'en sentit incapable. Tout son corps se paralysait. A cause du vertige, le visage de sa sœur dansait devant ses yeux.

— Un peu de tenue, reprit-il avec effort, c'est la moindre des choses. Je te présente mon meilleur ami, Brigham Langston, comte d'Ashburn. Brig, voici ma sœur... Serena.

Brigham songea que Coll avait bien noirci le tableau en décrivant Serena. Quelle surprise!

— Mademoiselle MacGregor, dit-il en se découvrant courtoisement.

Mais elle ne lui accorda pas un regard.

— Coll, tu es souffrant? Tu es blessé?

Au moment même où elle lui prenait le bras, son frère tomba soudain sur le sol. Il avait perdu connaissance.

— Mon Dieu, qu'est-ce qu'il a?

Elle écarta le manteau et découvrit le pansement de fortune, tout sanglant.

— La plaie s'est rouverte, indiqua Brigham en venant s'agenouiller près d'elle. Il faut le porter chez vous.

Comme il se penchait pour saisir le corps inanimé,

Serena le bouscula en le fusillant du regard. Ses yeux lançaient des éclairs de haine.

— Ne touchez pas à mon frère, cochon d'Anglais!

Elle souleva le buste de Coll et étancha le sang avec le tissu de son plaid.

— Espèce de lâche! Coll revient à demi mort et vous vous pavanez sans une égratignure, votre belle épée bien au chaud dans son fourreau!

Brigham songea alors que si Coll avait sous-estimé la beauté de sa sœur, il n'avait pas moins sous-estimé son mauvais caractère...

— Soignons-le d'abord, dit-il sans élever la voix. Les explications attendront.

— Gardez-les pour vos crapules d'Anglais! Rentrez à Londres, et tout de suite!

Sans un mot, Brigham souleva dans ses bras le blessé, qui était beaucoup plus lourd que lui. Aussitôt, Serena bondit et le frappa à l'épaule.

— N'y touchez pas, *Sassenach*! Je vous interdis de toucher à ce qui m'appartient!

Quel était ce mot étrange? Une injure, nécessairement. Toujours impassible, Brigham dévisagea la jeune fille sans broncher, jusqu'à faire monter le rouge au front de cette imprécatrice.

— Soyez sûre que je n'ai pas l'intention de vous offenser, mademoiselle. Voulez-vous être assez bonne pour vous occuper des chevaux?

Alors, son grand manteau bleu flottant autour de lui, Brigham prit le chemin du manoir, Coll dans ses bras.

Serena, elle, se rappela la nuit tragique. Depuis dix ans, pas un seul Anglais n'avait franchi ce seuil... D'une main, elle saisit les rênes des deux chevaux et rattrapa Brigham, en maudissant sa présence.

Nora Roberts

L'honneur du Highlander



Le sang de leur clan coule dans leurs veines, la beauté sauvage des Highlands fait battre leur cœur. Pour défendre leur honneur, ils ne reculeront devant rien...

SERENA LA REBELLE

Écosse, 1745. Dix ans se sont écoulés depuis que Serena a vu les soldats anglais brutaliser son père, injustement accusé de meurtre. C'est alors que la petite fille innocente qu'elle était a brusquement connu la soif de vengeance... Aussi est-ce avec une hostilité farouche qu'elle accueille Brigham Langston, un aristocrate anglais qu'elle considère comme son pire ennemi...

CONTRE VENTS ET MARÉES

Nouvelle-Angleterre, 1773. Lorsque Alanna trouve un soldat écossais blessé sur le pas de sa porte, elle est d'abord émue par sa vulnérabilité. Mais Ian se trouve être un de ces hommes qui ont décidé d'offrir l'indépendance à leur pays en livrant bataille à l'Angleterre. Et Alanna, qui a déjà perdu toute sa famille à cause de la guerre, refuse de souffrir à nouveau...

78.0888.8

8,50 €



9 782280 431583



HARLEQUIN

www.harlequin.fr